

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Andrée A. Michaud, Jean Yves Collette, Linda Amyot

Hugues Corriveau

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36722ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2007). Compte rendu de [Andrée A. Michaud, Jean Yves Collette, Linda Amyot]. *Lettres québécoises*, (126), 22–23.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

☆☆☆☆

Andrée A. Michaud, *Mirror Lake*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2006, 344 p., 24,95 \$.

Mon double, ma misère

Ou quand la solitude est impossible.

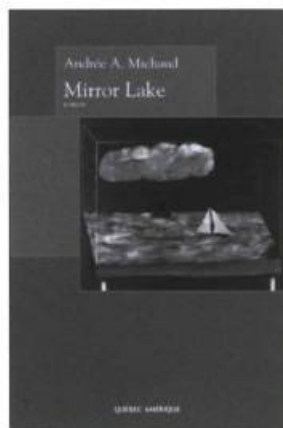
Robert Moreau n'en peut plus ni de lui ni des autres. Il s'exile à Mirror Lake, lieu perdu où il espère oublier la compagnie des êtres humains, et se perdre un peu dans le silence ambiant. Il a un chien. Voilà tout. Et puis non. Le nom même du lieu implique le double, l'autre honni. Derrière le tain des eaux, sur l'autre rive, un voisin, Bob Winslow avec un chien, mais l'homme est gras, autrement, différent, mais si semblable au fond. Le charme, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est pas rompu.

MYSTÈRE ET HUMPTY DUMPTY

Le Robert fuit quelque chose qu'il n'expliquera pas, qu'il ne motive que par sa misanthropie, occupé qu'il est par sa fuite en avant; mais il y aura bel et bien un cadavre qui va surgir des eaux, cadavre qui réapparaît tous les ans, comme un vieux cauchemar, ou un vieux fantôme, et qui fait en sorte que, chaque fois, la personnalité de Robert Moreau va se métamorphoser en d'autres hommes, en des animaux, peut-être: tout est possible! Le monde ne tient qu'à cela, qu'à l'apparition d'un cadavre, comme dans la pièce de Ionesco, *Amédée*



ANDRÉE A. MICHAUD



ou *Comment s'en débarrasser*, et à l'infamale présence des autres. S'il y a un corps mort quelque part, il y aura bien aussi un policier (ici sous les traits de Tim Robbins), et un acolyte.

S'il y a une solitude, il y aura désir, et une prostituée, Anita, qui joue pour rire des rôles de cinéma — son plus grand étant celui de Gloria Swanson. Et s'il y a une prostituée, vont surgir un protecteur, trois frères Dalton, une ourse et un raton laveur, des réminiscences de Stephen King, une ambiance de bande dessinée... et quoi encore?...

MAIS OÙ EST DONC MICHAUD ?

Andrée A. Michaud est toujours aussi alerte, vive, écrivant magnifiquement dans un style unique, opulent et généreux; elle s'amuse, ce qui est nouveau, et bellement pour qui aime les univers déjantés qui convoquent la culture populaire, celle qui nous habite, l'américaine surtout, mais aussi une certaine grenouille patibulaire, les atmosphères des romans de fantômes, et le hululement du hibou, la nuit, ou les romans d'aventures quand, au bord d'un feu, les protagonistes, comme dans les romans westerns de bon aloi, boivent jusqu'à plus soif quand, au petit matin brumeux, survient quelque pêcheur à la ligne pendant qu'un grand orignal s'approche pour boire en ces heures tranquilles. Bref, c'est un roman inclassable, qui va dans tous les sens avec une rigueur qui ne cesse de nous étonner et de combler de joie ce qui reste de notre âme d'enfant en manque d'histoires. Preuve que l'introspection humaine ne mène pas nécessairement à quelques ratiocinations lourdingues. On peut se remettre en question parce qu'on fait des cauchemars sur l'identité d'une pomme de terre, ou parce qu'on rencontre des gens qui adoptent un oignon et le nomment Ping. Ça se peut, et on en est bien content.

☆☆☆☆

Jean Yves Collette, *Anna & lui*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2006, 112 p., 16,95 \$.

Énervement érotique

La bouche est heureuse et le corps exulte.

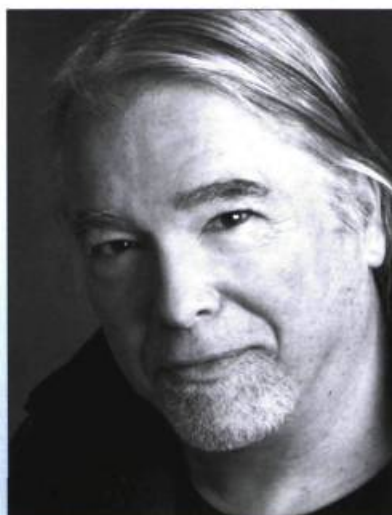
Jean Yves Collette s'est donné un défi presque insurmontable en voulant écrire un récit érotique sans autres actions que les jeux des corps épris, cherchant à en renouveler, si la chose avait été possible, la manière, le vocabulaire, les angles, les prises, les nuances. Or, à force, c'est répétitif et lassant. Non pas que de larges passages ne soient réussis, bien au contraire. Collette est un auteur qui a su garder la main, malgré une absence de plus de vingt ans. Mais le sujet lui-même, s'il est inépuisable dans les actions

réelles et les émotions qu'il suscite, ne sait pas trop se transfigurer quand il s'agit d'en traduire exclusivement les modulations. Malgré les efforts surhumains des actants pour varier leurs poses, pour lécher ailleurs qu'ici ou ailleurs que là, pour frôler autrement qu'avec la langue, pour faire couler les liquides de partout et en tout lieu... ils ne parviennent pas tout à fait à réaliser ce dépoussiérage auquel on

s'attend. Reste que, cent pages, c'est beaucoup de pages pour que deux corps s'approchent, s'éloignent, se fassent jouir, s'admirent, se possèdent, se quittent et se retrouvent.

CORPS À CORPS

Anna a un mari et quatre enfants en banlieue. C'est déjà triste à mourir, sans doute. Mais elle a un amant dans le Plateau-Mont-Royal, nommé Jean-Louis (avec un trait d'union, pour ne pas forcer la comparaison avec le prénom de l'auteur et être tenté de lire de l'autofiction où rien ne l'indique), qu'elle appelle affectueusement son Loup, alors que lui la nomme sa Louve...



JEAN YVES COLLETTE

Ce serait presque trop « cute », mais Collette nous fait avaler la couleuvre avec assez de grâce, ma foi, pour qu'on accompagne ces deux corps exaltés dans leurs ébats érotiques. Et on y croit, ce qui est déjà beaucoup. Et on trouve cela beau aussi, ce qui est plus important.

LOIN DE TOI, MIGNONNE

Anna ne couche jamais chez Jean-Louis, à cause d'une entente entre elle et son mari, dit le géniteur, trompé. Quand les amants se rencontrent, ils s'ébattent en voiture, sur des tables à pique-nique d'îles jardins, sur la galerie, dans la cuisine, enfin là où c'est parfois si compliqué que le jeu semble plutôt drôle. Mais le style de Jean Yves Collette n'est pas toujours limpide. Ainsi, lorsque Anna « drolote les couilles [de Loup] en les enveloppant, comme si elle en réchauffait et massait les testicules [...] » (p. 52), on ne peut s'empêcher de se demander si les



« couilles » du monsieur ont des « testicules », auquel cas j'en compterais quatre, ce qui ne serait pas peu ! En d'autres occasions, c'est une manière quelque peu sèche de présenter les choses qui détonne : « Résultat de cet effort et de cette tension, Anna jouit [...] » (p. 44) Ou bien encore, quand l'auteur cherche à préciser que « la façade matrimoniale entretenue ailleurs par Anna — dans un monde étranger à Jean-Louis — ne présente aucune ressemblance avec la relation clandestine qu'elle nourrit » (p. 45), on cherche en vain le rapport entre la « façade » et la « relation ».

UNE FIN PATHÉTIQUE

Je ne vois pas l'intérêt qu'a eu l'auteur de clore son récit par un drame que rien n'annonçait. Sans doute les deux dernières scènes révèlent-elles une obsession assez malade face à la sodomie, mais la chose est curieuse chez des protagonistes si ouverts par ailleurs. Tout ce chambardement de glaires et de suctions et de sperme pour en arriver là, me suis-je dit ! Même si, pour le narrateur, le tournoi amoureux est mortel, au moins il aura essayé de nous en faire voir la jouissance compulsive comme un attrait qui mériterait à lui seul d'aller gaillardement à la mort, chevalier des corps, sans retenue.

☆☆ 1/2

Linda Amyot, *Les murs blancs*, Montréal, Leméac, 2006, 128 p., 12,95 \$.

Les souffrances de l'âme

Une rescapée du cancer s'éprend du Mexique, et d'une grande quantité de personnages.

Que de sensibilité dans le roman de Linda Amyot, *Les murs blancs*... mais aussi que de monde ! Que de personnages en un peu moins de 110 pages ! Ça foisonne, ça étourdit ! Et que dire de son ambition qui veut rallier le Québec, les Pays-Bas, l'Espagne, le Mexique, les langues (beaucoup d'espagnol à l'intérieur du roman), les cultures, les arts, Frida Kahlo entre autres, la photo... ; bref, on se demande pourquoi l'auteure a ratissé si large en si peu de temps pour n'en approfondir rien. Tout semble tomber dans une forme de poncif dès qu'il est question d'aborder telle intervention humaine ou telle autre.

LES LARMES DE LA SOLITUDE

Car il y a cette femme qui a subi une hystérectomie, à la suite d'un cancer ovarien, Ysa, la narratrice, qui s'intéresse aux autres comme si elle portait une mission dans son âme. Elle n'aime plus son corps depuis l'opération, se sent marginalisée, a approché la mort, et cela lui donne presque le droit de s'apitoyer. Et puis non, plutôt le devoir de se pencher sur la misère humaine, sur les morts qui ont jalonné sa vie comme sur la vie même des gens qu'elle côtoie, de se préoccuper des divorces, des séparations, des amours et des naissances, des ancêtres, du respect des traditions, du sourire de l'un, de la malade dans le lit d'à côté, des fêtes, etc. Il y a tellement

de vie grouillante et bouillonnante dans ce tout petit livre qu'on divague un peu avec la narratrice, étonnés que nous sommes de la savoir capable de s'y reconnaître : la maladie, un voyage d'un an au Mexique, sa rencontre avec Karl qui deviendra un ami, son retour au pays et l'achat d'une maison... Bref, on en est là, quand le livre se termine, surpris, et comme abandonné.

TOUT UN VA-ET-VIENT

Et il y a le style aussi qui exige une attention de tous les instants, puisque M^{me} Amyot va du passé au présent sans préavis (ce qui n'est pas pour me heurter, bien au contraire), mais avec une telle légèreté que cela semble parfois un peu vain que de n'avoir pas fait les choses plus simplement. Ce parti pris complique encore plus ce récit truffé d'histoires entremêlées.

MORT, OÙ EST TA VICTOIRE ?

Le maître mot de ce livre est là, tout entier contenu dans les quatre lettres de la « mort » qui s'associe au désir de la vie. Est-ce bien nouveau ? Pas du tout. Y a-t-il sujet plus essentiel ? Non pas :

Nous ne comprenons pas la mort. Ni la nôtre ni celle de ceux que nous aimons. Mais pour qu'il y ait la vie, il faut que la mort la précède. « La vie et la mort sont des sœurs jumelles », nous avait dit Ernesto Aragón, au retour de Chichén Itzá. « Ou plutôt l'une est la mère de l'autre. Nous sommes les enfants de la mort. Cette conviction est ancrée dans la culture mexicaine. C'est ce que dit à peu près l'écrivain Carlos Fuentes, quelque part, en d'autres mots », avait-il expliqué. « Et c'est ce qu'exprime Frida Kahlo dans son œuvre », avait ajouté Karl. Sans doute un héritage des croyances des civilisations précolombiennes. Nous sommes les enfants de la mort... » (p. 104)

Le ton est assumé dans ce roman trop dense mais intense, qui porte la vie à bout de bras pour en comprendre quelques essentiels pressentiments.

